

Téké

COLLECTION FICTIONS

ISBN : 979-10-279-0418-1

Diffusion-distribution : Harmonia Mundi Livre

© Anacharsis Éditions 2021
43, rue de Bayard
31000 Toulouse
www.editions-anacharsis.com

MIKA BIERMANN

TÉKÉ

ANACHARSIS

Cette cause n'a ni âme ni intelligence, ni imagination ni opinion, ni raison ni connaissance ; elle n'est ni concept ni conception ; elle ne se peut dire ni concevoir ; elle est hors de tout nombre, ordre, grandeur, petitesse, égalité, inégalité, similitude ; elle ne se tient quelque part ni ne se déplace, pas plus dans le calme que douée d'énergie, n'étant ni énergie ni lumière ; elle ne vit ni n'est vie ni substance, ni perpétuité ni temps ; elle ne donne aucune prise à l'intelligence, n'étant ni science ni vérité, ni royauté ni sagesse, ni une, ni déité, ni bien, ni esprit comme nous pouvons l'entendre, ni filiation ni paternité, ni rien de ce que nous ni les autres ne pouvons connaître ; elle n'est pas du domaine du non-être, pas plus que de l'être ; personne ne la connaît telle qu'elle est et elle ne connaît personne en tant qu'être ; on ne peut avoir d'elle une connaissance rationnelle, un concept, aucune science ; ni ténèbres, ni lumière, ni erreur, ni vérité...

Denys l'Aréopagite, cité en exergue par Leonardo Sciascia dans *Todo Modo*.

Léopold nous révèle par le petit doigt et en diverses fois que c'est la langue de la planète Mars, que cette femme est la mère actuelle d'Alexis Mirbel réincarné sur cette planète, et qu'Hélène parlera elle-même martien. Bientôt en effet M^{lle} Smith, après avoir prié son interlocutrice de causer plus lentement afin de pouvoir répéter ses paroles, commence à débiter avec une volubilité croissante un jargon incompréhensible, dont voici le début tel que M. Lemaître l'a noté aussi exactement que possible : mitchma mitchmou minimi tchouanimen mimatchineg masichinof mézavi patelki abrésinad navette naven navette mitchichénid naken chinoutoufiche... À partir d'ici, la rapidité empêche de recueillir autre chose que des bribes telles que téké... katéchivist... méguetch ou méketch... kéti... chiméké. Au bout de quelques minutes, Hélène s'interrompt en s'écriant : « Oh j'en ai assez, vous m'en dites tellement, je ne saurais jamais redire cela. » Puis, après quelque résistance, elle consent à suivre son interlocutrice dans le char qui doit l'emporter sur Mars.

Théodore Flournoy, Des Indes à la planète Mars : étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie.

- *Tiens quelle drôle de roue ! On trouve de tout ici. Regarde, Pingo, la jolie roue.*
- *Que vas-tu en faire ?*
- *Je ne sais pas encore, Pingo. Cherchons.*
- *J'ai trouvé, Petzi ! Nous allons fabriquer un vélo !*

Carla et Vilhelm Hansen, Petzi et son grand bateau.

Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence.

Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*.

Cher lecteur,

À un moment donné, quelque part, quelque chose s'est passé. Ça, nous le savons. Les traces de cet événement sont réunies dans les pages qui vont suivre. Les morceaux du puzzle ne s'imbriquent qu'imparfaitement. Ils appartiennent à la même image, mais l'image reste à jamais fragmentaire, floue, démesurée. C'est l'incommensurable étrangeté de l'événement qui entrave notre compréhension limitée par notre horizon humain. Nous avons du mal à concevoir cette limite, peu enclins à nous avouer que des choses puissent échapper à notre emprise. Ce livre en est pourtant la preuve. L'histoire de l'entité cosmique, de sa maladie, de sa mort, est à la fois confuse et précise, à l'instar de nos rêves. Soyons heureux que l'inexprimable, l'incompréhensible, l'indicible, aient trouvé un lointain écho, ombres dans la Caverne, musique des sphères, insaisissables gravitons ! Nous ignorons qui a réuni les morceaux ; nous doutons de leur ordre ; nous questionnons leur pertinence, mais nous pouvons admettre que quelque chose s'est passé, quelque part, à un moment donné. C'est déjà beaucoup.

Chapitre premier

où l'on apprend
l'existence d'une étrange
entité cosmique

La lecture a lieu dans la salle communale. Si c'est une lecture. C'est peut-être un récit de voyage, avec diapositives – ou pas. Une conférence sur les trous noirs. La découverte des peintures baroques d'un pays du Sud. Ou du Nord. La philosophie des Lumières. La disparition du dodo.

Pour savoir il faudrait comprendre, se dit Fel. La salle communale, laquée et stratifiée, a quelque chose de rassurant, dans sa nudité neutre, mais pas le public, ni l'orateur. Que font ces trois nourrissons couchés sur une chaise au premier rang, rouges comme des écrevisses, encore couverts de mucus, cordons ombilicaux emmêlés ? Pourquoi sont-ils trois, pourquoi aucun son ne sort-il de leurs bouches béantes ? Un énorme lion pantelant dans l'escalier, sphinx malodorant, plisse les yeux et se lèche les babines. À quelques pas de Fel est assise une licorne blanche. De ses naseaux émane un ectoplasme, long fanion multicolore. On dirait une fumée sacrée. Et que dire du robot qui roupille, affalé entre les sièges, décoré d'un chapelet de boules de Noël, le clapet grand ouvert ? Et ce phénix juché sur une poutre de la charpente, qui fiente sur le linoléum ? Deux squelettes adolescents essaient de se rouler une pelle et ne font qu'entrechoquer leurs incisives.

L'orateur, le lecteur, le poète, l'historien, le scientifique, le voyageur est un vieil homme noirâtre

qui part en lambeaux. Littéralement. Quand il lève la main, des lambeaux se détachent de sa robe de bure, et des ongles tombent de ses doigts. De temps en temps une dent tinte sur le pupitre. Un œil a tendance à sortir de son orbite, ce qui lui donne un air philosophe.

Fel ne comprend rien. Il n'est même pas sûr que ce soient des mots. Une langue. Un langage. Un langage *articulé*. Ni sons, ni images, ni odeurs ne font sens, ici. Il se dit qu'il perd son temps, dans cette salle presque vide, mais que faire d'autre, un samedi soir, dans un village perdu entre les vignes, au fin fond du cosmos ?

Gia peint inlassablement le même animal. Elle peint le soir, ou le week-end. Le reste du temps, elle travaille dans une imprimerie ; elle fait tourner une petite machine offset qui crache des cartes de visite, elle tire des plans sur une vieille tireuse Pavailier, elle aide des écrivains en herbe à relier leurs manuscrits. Son patron, diabétique, obèse, souvent absent, la laisse gérer la petite entreprise à sa guise. Les clients aiment bien cette petite blonde, même si elle a parfois du mal à respecter les délais.

Elle peint le soir et les week-ends. Elle ne peint pas le matin. Le matin, elle boit son café, en peignoir, un peu ébouriffée, un peu bouffie, en contemplant la toile en cours. L'animal est toujours le même : ni chien, ni chat, ni cochon d'Inde, mais quelque chose entre tout ça. Pas une puissante chimère, plutôt un être indécis, un peu flou, un peu vague. Gia n'y

peut rien : comme beaucoup d'artistes, elle obéit aux injonctions d'un mystérieux génie autoritaire. Elle ne saurait pas le nommer ; son animal, il surgit, toujours dans la même position, sur un fond blanc, ou noir, ou gris. Personne n'en veut, de ses tableaux ; de toute façon, ils ne sont pas à vendre. Accrochés aux murs, rangés dans la buanderie, empilés sur les placards, ils envahissent son appartement. Récemment, leur format s'est encore agrandi. Gia pense sérieusement à louer un hangar pour y caser sa production. Une corvée et un privilège, voilà ce que c'est, la vie d'artiste.

– S'ils ne se prennent pas pour Napoléon, ils sont en contact avec une entité extraterrestre qui contrôle leurs pensées. Voire les deux. Quelle bande de farceurs !

– Pas tous, quand même !

Le docteur Hah, rond et chauve, et le docteur Peh, grand et maigre, sont assis sur un banc du parc de l'asile. Ils portent blouse blanche et cravate, bordeaux pour le petit, soufre pour l'autre. Peh lève un bras impérieux.

– Eh toi, viens ici !

L'être édenté, en loques, s'approche d'un pas empressé, quoique boiteux.

– Bonjour, messieurs. Que puis-je pour vous ?

– Halte ! Pas plus près ! Vous êtes qui, vous ?

– Bonaparte. Napoléon Bonaparte, pour vous servir.

Peh exulte.

– Bonjour, Napoléon ! Est-ce que vous avez par hasard un quelconque contact avec des extra-terrestres ?

– Bien entendu.

Peh fait un clin d'œil à Hah.

– Ah ! Vous pouvez développer un peu ?

Napoléon se penche en avant et chuchote.

– Parlez plus fort !

– L'entité cosmique...

– Elle est comment, cette entité ?

– Je ne sais pas.

– Elle habite où ? Sur Mars ?

– Je ne crois pas.

– Elle vous parle, n'est-ce pas ?

– Non. Pas vraiment.

– Alors quoi ?

– Alors...

– C'est bon, mon brave. Vous pouvez disposer.

Le boiteux s'éloigne en grommelant. Peh sort une cigarette d'un étui en argent et l'enfile dans un fume-cigarette en ivoire.

– C'est peine perdue, Hah. Pourquoi voulez-vous écrire un livre sur des cas désespérés ? Écrivez sur l'hystérie, ou l'anorgasmie, et vous aurez des lecteurs !

Hah prend un air boudeur.

– Vous n'êtes pas un vrai scientifique !

– Et vous n'êtes qu'un poète, mon ami.

Dans leur mare, les canards – Rha ! Rha ! Rha !
– rigolent.

Le brouillard est fils de l'inconnu et parrain de l'égalité. À certains endroits – mais peut-on parler d'endroit, d'envers, au milieu du brouillard? –, il est tellement dense qu'une clarté apparaît. Les sons, plus encore que les images, sont avalés par des gueules blêmes. Nulle ombre : tout au plus des condensations de formes aussi éphémères que des bulles de savon soufflées par un fumeur de cigares. Nos pieds invisibles hésitent sur la dernière marche de l'échafaud ; nos mains aveugles trouvent des choses en tâtonnant. Choses sans consistance : nous croyons saisir une poignée de porte et brisons un vase, nous espérons du pain et partons avec une pierre.

La question à mille sous – mais qui nous les donnera, une fois la réponse trouvée? – est la présence d'autres êtres vivants. Sommes-nous seuls à errer dans la brume? Est-ce qu'un ours, la dent luisante, bave à nos trousses? Est-ce qu'une nymphe nue se baigne dans une source chaude? Même une petite mouche serait bienvenue. Le brouillard ricane, ses volutes se font plus pâles encore. Il n'y a que la littérature qui puisse nous sauver du néant. En avançant pas à pas, Jeh chante les vers du poète :

*La lune parcourt le ciel ;
Les étoiles répandent leur miel
Dans l'air dur et lumineux.
La forêt muette repose,
Et sur les prés se pose
Le brouillard blanc et merveilleux.*

La grande patate dans la cave avait germé. Les tiges blanches parcouraient le sol, montaient aux murs, s'accrochaient au plafond, transformaient la pièce en labyrinthe. Elles se pressaient contre le soupirail, avides de lumière ; elles passaient sous la porte à la recherche d'espace, et de temps. Pareilles à des doigts, elles exploraient les placards aux objets incongrus : livres scolaires démodés, tasses ébréchées, grille-pain hors service. Elles tâtaient des boîtes de conserve, se faufilaient entre des planches, s'entortillaient autour d'un parasol rangé dans un coin. L'une, la plus hardie, monta des escaliers, hésita, trouva un trou de serrure, s'enfila au travers, passa de l'autre côté et découvrit une famille autour de la table de la cuisine, en train de manger un plat de pâtes à la sauce tomate. La patate ne comprit pas grand-chose aux informations confuses envoyées par ses excroissances. Elle savait depuis longtemps qu'elle n'était pas seule dans la maison. Elle avait combattu gendarmes et rats, avait chassé scolopendres et limaces, régnait sur fourmis et mouches. Le spectacle dans la cuisine la navrait. Ces êtres braillards, couverts de sauce et de poils, ne lui inspiraient que moyennement confiance.

L'anniversaire se fête sur la terrasse. Pol a invité ses amis. Ils jouent aux devinettes.

- Pourquoi les Peaux-Rouges sont rouges ?
- Parce qu'ils mangent des tomates.
- Et des fraises !
- Des cerises !
- De la betterave !

Des mains se tendent vers des morceaux de gâteau et des bols de chocolat chaud.

– À mon tour. Pourquoi... les Esquimaux sont blancs ?

– Parce qu'ils mangent de la chantilly.

– Des asperges.

– De la glace au citron.

– La glace au citron, c'est jaune !

– Non, c'est blanc !

– Les Esquimaux ne sont pas blancs, dit Mia.

– À mon tour. Pourquoi les Schtroumpfs sont bleus ?

– Parce qu'ils mangent des prunes.

– Des raisins.

– Des... des myrtilles !

– Ils boivent l'eau de la mer !

– N'importe quoi !

La table est couverte de miettes et de taches. Les enfants parlent la bouche pleine.

– Pourquoi les Chinois sont jaunes ?

– Parce qu'ils mangent des bananes !

– Du maïs.

– Des frites.

– Des tournesols !

Nor lève le doigt comme à l'école.

– Mon tour ! Pourquoi les Martiens sont verts ?

– Parce qu'ils mangent des petits pois.

– Parce qu'ils habitent une planète rouge.

– Parce qu'ils se sont vomi dessus.

– Parce qu'on les dégoûte.

– C'est quoi, un Martien ? demande la petite Bri.

Dol a encore grossi. L'île est trop petite ; quand Dol a essayé de s'allonger, ses pieds baignaient dans le ressac. Elle reste donc assise sur les palmiers, qui lui grattent les fesses. Sa tête s'entoure parfois de nuages, qu'elle chasse d'un geste las. Les navires doivent la voir de loin, poupée nue accroupie sur l'horizon, et faire demi-tour. Bientôt on la verra de la lune. Et même si un navire accostait, il tiendrait au creux de sa main, et l'équipage ne serait qu'un grouillement de fourmis sans voix. Elle boit l'eau de mer ; les baleines et algues qui y nagent la nourrissent convenablement. En grandissant, son temps s'est ralenti : Dol n'a besoin de boire et de manger qu'une fois par an. L'alternance des jours et des nuits n'est qu'un brouillard lointain, quelque part au loin. Elle pourrait se lever et marcher jusqu'à l'île voisine sans perdre pied, mais l'idée ne lui vient pas. Elle a la tête plutôt vide. Quand elle coiffe ses boucles rousses avec ses doigts, elle fredonne une mélodie monotone. Elle s'est plongée durant une décennie dans la contemplation de son pouce. Elle n'est pas curieuse ; pour être curieux, il faut être petit. Les fanfreluches, elle n'en a rien à faire ; voyager est hors de question ; les autres, elle s'en fout. Les autres, c'est ils, et leur existence ne prouve rien, ne lui sert à rien. Quand elle baille, des mouettes rentrent dans sa bouche. Dol ne se donne pas la peine de les recracher.

Les lumières de la ville se reflétaient dans les flaques sur l'asphalte. Les taxis en brisaient la splendeur en roulant dessus. Urc et Zat marchaient sous un seul parapluie au milieu du trafic. Urc était en colère.

– Je ne supporte pas, mais alors absolument pas... ça m'excède, ça me met hors de moi...

– Je vois ça, dit Zat. Moi, je l'ai bien aimé, ce film !

– Je ne supporte pas qu'une espèce de spectre, qui traverse les objets et même les murs, ne traverse pas le sol sur lequel il marche. Putain de saloperie ! J'étais à deux doigts de jeter mon Coca sur l'écran ! J'avais envie de buter quelqu'un !

– Toi et ton esprit scientifique à la mords-moi le nœud... C'est un film ! C'est pour rire. Et s'il disparaissait dans le sol, il irait où, d'abord ? Au centre de la Terre ?

– Il traverserait la planète, sortirait de l'autre côté, et continuerait son chemin dans l'espace.

– Et on n'aurait pas eu d'intrigue ! La femme du mafieux ne serait pas tombée amoureuse de lui.

– Parlons-en ! Comment il fait pour la baiser, si déjà sa main traverse tout ce qu'il touche ?

– Parce qu'il le veut, je suppose.

– Il a donc le choix ?

– On s'en fout ! C'est du cinéma !

– Soit il traverse les choses, soit il ne les traverse pas. C'est tout. Sinon, où va le monde ?

Urc avança tout en gesticulant, ne vit pas le poteau du lampadaire, le heurta de plein fouet et faillit s'assommer. Il se tint la tête. Zat rigola, plié en deux. L'ampoule du réverbère vacilla, grésilla et finit par s'éteindre pour de bon.

Ieu, assis sur son divan, étudie l'ongle de son pouce. La salle est froide, et vide. Au plafond s'étale une

fresque montrant une foule qui entoure un potiron géant. L'enthousiasme du coup de pinceau ne peut cacher la maladresse de l'ensemble. Il l'a peinte lui-même, mais il prétend qu'un peintre de renom l'a exécuté sous ses ordres. Pareil pour les repas : il se fait cuire un œuf et félicite la cuisinière pour l'omelette aux truffes. Quand il a réparé le robinet dans la salle de bains, il a laissé un chèque pour le plombier sur la table de la cuisine. Le chèque est toujours là, mais Ieu fait semblant de ne pas le voir.

De son divan il voit la porte de la terrasse. Il constate que les ronces commencent à envahir le jardin. Il appellera le jardinier, puis il se lèvera pour chercher le sécateur. Malgré les apparences, il ne souffre pas de la solitude. C'est le fait qu'il doive tout faire lui-même qui l'ennuie. Il rêve d'une femme de ménage balayant, rangeant, s'affairant. Parfois le simple fait de tourner la page d'un livre le fatigue, et il somme son secrétaire de le faire à sa place. La page ne se tourne pas pour autant.

Certains jours il en a marre de ce petit jeu, et il fait grève. La vaisselle s'accumule dans l'évier, les toilettes se bouchent, le vent balade les moutons de poussière sur le parquet. Ieu reste assis sur son divan et boude. Puisqu'il est à la fois patron et salarié, roi et serviteur, auteur et lecteur, juge et bourreau, œuf et poule, ça ne sert pas à grand-chose. Au mieux ça le repose un peu avant de retourner au taf. Mais le plus souvent il est content de son sort. Il se parle et il s'écoute ; ça lui suffit largement ; ainsi, il ne fait pas mal à une mouche.

Zol déteste les mouches. Il n'a rien contre les abeilles, en revanche, et il aime les vers de terre. Ce sont les mouches qui le mettent hors de lui. On ne trouvera pas plus bête qu'une mouche essayant de quitter une pièce en se tapant mille fois la tête contre la vitre. Un débile en train de forger un soc de charrue avec un maillet de croquet semble plus avisé. Ne parlons même pas de l'obstination à vrombir entre ampoule et abat-jour, à trois mètres de la fenêtre ouverte sur la vaste nuit. Certaines espèces tournent au-dessus d'une nature morte de fruits en prenant des angles droits sans jamais se poser et pondre un œuf. Les allers-retours d'un tigre dans sa cage sont un ballet, en comparaison. Autre mauvaise habitude : s'ébrouer et dégourdir ses ailes quand tout le monde dort paisiblement, sauf le poète en train de peaufiner un vers, et qui perd de ce fait le fil de ses rêveries et la rime qu'il avait déjà sur la langue. Combien de chefs-d'œuvre ont été ruinés par le vol égoïste d'une mouche ? Combien de coïts ont été interrompus, parce qu'un diptère s'intéresse à la sueur dans la raie ?

Zol ne peut pas vivre fenêtres fermées en été, et de toute façon, les mouches se matérialisent dans l'air quand et où elles veulent, pour débiter leur raffut orgueilleux. Les effluves d'encens les attirent plutôt, elles se moquent de la spirale répulsive, les éventuelles victimes de la tapette – plus souvent un vase qu'une mouche ! – sont remplacées illico, comme les soldats sur les plages de Normandie le jour J.

Zol est désespéré.

Il regarde la télé, tard dans la nuit. Armstrong en scaphandre descend de la dernière marche du module

lunaire sur le sol poussiéreux et murmure quelque chose qu'on a du mal à comprendre. Jamais Zol n'a envié quelqu'un autant que cet homme-là.

– Ratatatatatatatat !

Jik fait plonger l'avion de combat vers l'éponge posée au sol.

– Missiles !

Les deux billes ratent l'éponge ; l'une roule sous l'armoire. L'avion met les gaz et remonte.

– Tschuiiiiiii !

Jik gare l'avion sur la chaise et fait avancer un tank vers la cible.

– Broumvroumbroum !

Il postillonne en poussant le char. Le canon s'aligne.

– Boum ! Ziiaiiiiiiiiiiiiih...

Cette fois-ci, l'éponge est touchée. D'autres obus pleuvent.

Ada et Orb observent leur fils du seuil de la chambre. Ils sont inquiets : leur garçon joue à la guerre à une époque où les gens bien chérissent la paix.

– Tu crois qu'il joue au Vietnam ? demande Ada.

– Jik ! C'est qui, l'ennemi ?

Jik fait décoller un avion biplan qui porte une bombe gigantesque. Nucléaire, probablement.

– Il ne communique pas, dit Ada, épouvantée.

– Jik ! Arrête-toi un instant !

L'enfant lève la tête.

– Bonjour, papa.

– Tu combats qui ?

- Ben, l'éponge. Elle était dans la salle de bains.
- Qu'est-ce qu'elle t'a fait, l'éponge ?
- Eh ben, c'est une éponge. Je dois l'anéantir.
- Pourquoi ? Elle ne t'a rien fait. Tu pourrais parler avec elle. Parle-moi, tu sais.
- Papa, tu dis n'importe quoi.
- Tu ne veux pas négocier la paix ?
- Mais c'est une éponge ! Ça ne parle pas, une... une éponge !

Devant une telle méconnaissance des faits, Jik bafouille. Il voit bien que ses parents sont inquiets.

- Ne vous en faites pas, je m'en occupe.

Il fait tomber la grosse bombe.

- Brolmombroumproustobangbangschmor !

Ses mains décrivent le champignon atomique. Sur sa figure d'enfant naît un sourire confiant. Heureusement qu'il est là pour montrer aux éponges qui porte le pantalon, dans cet univers.

Le salon sent le pin et la cire d'abeille. Les parents dorment encore, ils ont veillé tard, devant une table couverte de pralines et de liqueurs. Sous l'arbre, dans un losange de soleil, attendent les cadeaux. Lol les a déballés hier au soir avant d'aller au lit ; il les retrouve, neufs, splendides, vivants.

La figurine qu'il préfère, c'est Ray. Le Black costaud en jogging, mains énormes, tête cabossée, arbore une expression à la fois placide et féroce. On devine qu'il a vu du pays, et que rien ne peut le perturber, sauf un hot dog sans moutarde ou un frigo vide. Lol le sort de son carton et le pose sur la moquette. À sa

droite, il place Bea, sur ses trois jambes métalliques articulées, à la frange rousse. Bea ne porte pas de top ; entre ses seins pointus passe la sangle de son holster. C'est très excitant, mais on n'a pas le droit d'y penser. À sa gauche, il place le grand Löw, au chapeau amovible, à l'imper couleur mastic. Löw est très intelligent, un peu comme Sherlock Holmes. Il est le meilleur ami de Ray, même s'ils se chamaillent tout le temps. La figurine de Bil prend la tête du groupe. C'est le chef, et il fait toujours rire dans sa veste trop petite. Un peu sur le côté se tient le sergent Jil. C'est une très belle femme en habit de camouflage, envoyée par l'armée pour prêter main forte, et aussi pour espionner. Personne ne l'aime, sauf Bil, qui, selon Lol, lui fait des bisous en cachette. Pour finir, le garçon place le vieux Seb à l'arrière-plan. Sa tête roule au fond de son col en forme d'entonnoir, il est vêtu d'une toge blanche, signe de son rang de dignitaire. C'est l'ami des politiciens et des généraux. Il ne participe jamais aux missions, c'est lui qui les assigne, et qui récolte les mérites et la gloire.

Lol, heureux, regarde la bande sur le tapis, six héros prêts à intervenir, et pense aux mille aventures qu'il va pouvoir inventer pour les occuper.